

Un tiens vaut mieux...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bre, où il se trouve face à face avec un inconnu.

— Qui êtes-vous? demande-t-il à ce dernier.
— Je suis le dentiste, monsieur.
— C'est faux! Du reste, si vous êtes vraiment dentiste, vous allez m'arracher cette dent qui me fait horriblement souffrir.

— Volontiers, répond l'autre sans hésitation, et, sortant sa trousse, il procède à l'extraction de la dent.

Malgré la douleur que lui cause cette opération, le mari, dont la face a tout à la fois une expression de joie et de douleur, se lève et remercie chaleureusement le dentiste en le priant d'accepter ses excuses.

Les revenants d'Aventicum. — C'est à divertir les habitants de l'antique cité romaine, que M. Darcourt et sa troupe ont consacré une partie des loisirs que leur avait imposés La Muse. Ils nous sont revenus jeudi et nous ont donné *Ruy-Blas*. Demain, dimanche, première d'un drame nouveau « La Baïllonnée ». Prochainement, une nouveauté, « Le Terre-neuve », comédie-bouffe de Bisson et Hennequin, « Le Détour », trois actes de Henry Bernstein. Puis, « La Parisienne », de Becque.

Vendredi prochain, 3 mars, *Le roi s'amuse*, de Victor Hugo, joué par *Sylvain*, que nous applaudissons il y a quelques semaines dans *Le père Lebonnard*.

Sous le poids de l'amour. — Une jeune fille a épousé un vieillard, pour sa fortune, bien entendu.

— Comme il est courbé, dit quelqu'un, parlant de l'époux.

— Chut! C'est pour faire croire à un mariage d'inclination.

Porte-bonheur. — Un homme laid, mais très adroit, était l'autre jour en veine de confidences :

— A quelque chose malheur est bon, disait-il. Avant de me mettre au monde, ma mère se promenait un jour au jardin zoologique. Un singe lui fit peur. Or, dans ma vie, j'ai toujours su me raccrocher aux branches.

A propos de théâtre, national ou autre.

Aujourd'hui le théâtre est partout à la mode, à la ville comme à la campagne. Il n'est petit village où l'on ne joue la comédie, et souvent fort bien, surtout depuis qu'on a la bonne idée de laisser le vaudeville parisien, dont le genre ne répond pas à nos mœurs rurales, pour les pièces de chez nous. Et celles-ci ne manquent plus maintenant; on n'a que l'embarras du choix.

Or donc, puisque le vent est au théâtre, voici quelques détails intéressants sur l'art de la mise en scène. Ils sont extraits d'une conférence que fit jadis, sur ce sujet, le célèbre comédien Antoine, fondateur et directeur du Théâtre libre, de Paris. On sait que, de tous les comédiens de notre époque, M. Antoine est celui qui a exercé sur l'art de la mise en scène l'action la plus considérable.

« Sans mise en scène, disait naguère un directeur de théâtre, sans cette science respectueuse et précise, sans cet art puissant et délicat, bien des drames n'auraient pas été centenaire, bien des comédies ne seraient pas comprises, bien des pièces n'iraient pas au succès. »

Au début, le théâtre des Grecs et des Romains avait le plus souvent pour décor les montagnes et, pour rideau de fond, la mer. Plus tard, il y eut des décors, mais ce furent des décors conventionnels et permanents. Pour la tragédie grecque, par exemple, c'était un palais central, flanqué de deux ailes et percé de

trois portes à droite et à gauche. Il y avait aussi à chaque bout du théâtre des décors mobiles collés sur un axe tournant, représentant l'un la campagne, l'autre la ville; un simple mouvement de rotation marquait que le lieu de la scène changeait.

C'est d'Italie, au dix-septième siècle, que la mise en scène fut importée en France: mise en scène assez puérile d'ailleurs, puisque ce que nous appelons la scène était alors encombré de plusieurs rangs de chaises, où s'asseyaient les spectateurs de marque.

En 1659, la fondation de l'Académie de musique fit faire un grand pas à la machinerie. Un Italien, Servandoni, créa, quelques années après, ce qu'on nomme en termes techniques la « plantation » du décor, juxtaposant des plans successifs, inventant d'ingénieux changements, portant en un mot la vie dans ce qui, avant lui, était mort.

Au début du dix-neuvième siècle, le romantisme, par souci de la vérité historique et recherche du pittoresque, augmenta considérablement le rôle de la mise en scène.

Aujourd'hui, la mise en scène a un rôle pour le moins aussi important que l'action. D'aucuns estiment même qu'elle tient trop de place. C'était l'avis de Sarcey et c'est aussi celui de M. Antoine, au moins en ce qui concerne les œuvres du théâtre classique. Mais le public a pris trop l'habitude de cette joie des yeux pour accepter qu'on l'en prive.

Nulle part plus qu'à Londres on ne pousse jusqu'à la minutie le souci de la mise en scène. Au point de vue de la peinture du décor, les artistes français sont supérieurs aux anglais; mais pour l'agencement d'ensemble de ce décor, les metteurs en scène anglais ont le dessus.

Là, un arbre est un arbre, une colonne est une colonne, avec l'aspect qui leur est propre et non pas un morceau de toile clouée sur des montants de bois... Les arbres qui se dressent au-devant de la scène ne sont point figurés à plat sur des châssis; mais, moulés et construits, avec le relief rugueux d'une écorce vénérable, ils ont l'apparence d'arbres vrais...

Dans les théâtres anglais, les découvertes de la mécanique ont été utilisées. On a créé des engins nouveaux. On a employé des moteurs nouveaux. En France et chez nous, tout ou presque tout se fait à bras d'hommes.

On a exprimé la crainte que le souci exagéré du cadre ne fasse tort à l'œuvre elle-même. Cette crainte est chimérique. Tout au plus la mise en scène peut-elle aider au succès d'une œuvre de second plan. Mais elle ne suffira jamais à faire, à elle seule, le succès d'une œuvre manquée.

Il est, par contre, évident que le metteur en scène, par son art, peut donner à la pensée de l'auteur un singulier relief. Porter une œuvre à la scène, ce n'est pas seulement mettre des mots dans la bouche d'acteurs qui les répéteront avec un génie plus ou moins exercé; c'est aussi la faire vivre, dans le milieu où elle se meut, dans l'atmosphère qui l'explique. Cette réalité de la vie, c'est la mise en scène qui la crée.

« Etre directeur de théâtre, dit en terminant M. Antoine, est une profession industrielle; être régisseur est un art. »

Un tiens vaut mieux. — Une cuisinière demande conseil à sa maîtresse :

— Monsieur R^{me} me propose le mariage. Qu'en pense madame? Me conseille-t-elle de l'accepter?

— Oh! Elise, je me garderai bien de vous donner un avis que vous ne suivrez pas, j'en suis sûre.

La cuisinière, après un moment de réflexion :

— Eh bien, madame, je crois que je veux

quand même l'accepter, ... parce qu'ils ne vous demandent pas tous.

Toujours distraits. — Une dame très jolie expose son cas à un avocat. Elle est très malheureuse; elle a à se plaindre de son mari.

— Enfin, monsieur, je voudrais divorcer.

L'avocat qui a écouté distraitement, comme ils font tous :

— Vous êtes mariée, madame?

On pao pas pedi avet lo sélao.

N'é pas on nové de reincontra dé cliiau zetafiers qu'ont la frimousse d'on tata-dzeneille et que sont quand mimo deif fins finauds. L'é porquié n'é pas tant prudeint dé sé fia à l'apparence, ka on risqué d'étré rudo trompa et reveri do tot fin s'on s'avesé dé lé couyouna. Cliiau tourne-à-gauche ont casu tis deif leingués dao diablo, ne sé gênont pas po deré deif meintés et mémameint deif coffias : quand bein l'aront tis lé tós, lao faut adé lo derraï mot, coumeint lé z'avocats.

On tabrelôre de cliia spécialita étaï ein ser-vice, coumeint bovairon, dein on tzalet deif z'einverons de Bire, mà coumeint l'iré onna forta tzaropa et ein mimo teimps on chétzo bosset daô tonnerre, son maitré étaï adé obedzi dé lo cria cinq ao six yadzo, tis lé matins, po lo fère sailli dé dézo lo lèvet.

On dzo que la tzaropiondze lo tagnaï encora pllie fô qué d'ordinéro, son patron, qu'étaï portant on modèlè dé pacheince, n'a pas pu s'eimpatzi dé lei fotré onna regaofaye :

— Coumeint, te n'é pas encoro lévâ, tzaravouta que t'é, n'as-tou pas vergogne d'étré adé ao lli à stao z'haorés? Va verré lo sélao yo l'é dza!

— Oh! noutron maitré, se lo sélao vâo sé lévâ dévant dzo, hé bein, na pas mé.

H. H.

KURSAAL — Hier, vendredi, ont débuté Mad. *Agnès Spadoni* avec ses trois poneys et ses chiens Sloughi; le trio *Joanny*, jongleurs exentriques; la troupe *Jacopof*, ombromanie, et *Moiron*, équilibriste. — Mardi, *L'Ami de la Maison*, comédie en un acte.

Nos sociétés. — Aujourd'hui, au théâtre, soirée annuelle de l'*Union instrumentale*, programme très attrayant; à Tivoli, soirée des *Employés des tramways*. Demain soir, à la Maison du peuple, concert annuel de *La Choralia*, avec un programme très varié et des mieux choisis.

Heureuses nouvelles.

(FIL SPÉCIAL DU « CONTEUR »)

Ça y est!! Depuis hier matin, sept heures, le Simplon est percé!

Un trait d'union de plus entre les hommes!

Un beau jour pour les Vaudois!

Vivent les vaillants ouvriers de la paix!

Les rhumatismes.

Aucun remède, ne soulagera plus rapidement et plus sûrement les accès de rhumatisme articulaire, aigu ou chronique, que ne le font les Emplâtres Alcock appliqués au moment voulu. Les qualités réchauffantes de cet emplâtre, sans flanelle ni ouate, ne sont dépassées par aucun produit analogue.

Samedi prochain, la fin du *Bacha de Bude*.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.